

# *Délices d'après-midi*



**Anne-Marie Desbiens**

Tous droits réservés

Il arrive toujours à deux heures, ses visites en coup de vent. Parce que je suis pigiste, il s’imagine qu’il peut débarquer n’importe quand dans mon appartement. Il parle, il parle, mais c’est inutile de l’écouter. La vérité, celle que je voudrais entendre, ne se trouve pas dans ses mots, mais dans ses yeux, s’il me regardait, du dedans.

Parce qu’au-dehors, je ne vois que l’armure : ses mots, une armure brillante, scintillante, qui le protège du monde et de moi. Les mots intelligents, ça, oui, cet homme a du vif-argent dans la tête, ses réflexions que je n’arrive pas à saisir – pourtant, je lui demande des choses banales : *viendras-tu?* — ce rempart qu’il dresse avec une sorte d’élégance, contre lequel je rebondis sans pouvoir me rattacher à lui.

Et puis, sa logorrhée verbale qu’il m’assène pour m’étourdir ou qu’il distille pour m’engourdir. Son intelligence, si vive, une cassure dans le rythme lent de nos après-midis, ces « *Afternoon delight* », comme disent les Anglais. Délices d’après-midi...

Quand il repart – encore – il me laisse vaincue, soumise, convaincue, ça, oui, que je suis un chiffon. Lui, pressé de mettre un pied devant l’autre; moi, assise en tas sur le lit défait ou sur le canapé, vermoulue, une vieille jument fatiguée, plus d’élan, juste bonne à mâchonner un peu d’herbe jaunie, plus rien à recracher.

Après, la solitude – toujours – une petite nausée de fin de journée infructueuse, une envie de retourner sous les draps, mais à laquelle je ne succombe pas, vu l'interdiction décrétée par la grosse police en chef, la voix autoritaire de ma conscience : « ON SE COUCHE PAS EN PLEIN JOUR! » Ma grosse police a la faculté, ça, oui, de m'aplatir, aussi sûrement que le fait mon amant avec ses mots si intelligents.

Je redeviens un petit tas d'insignifiance pas plus haut que trois pommes, petite fille maigre qui rase les murs, se tapit dans le fond du placard, et encore, pas même le sien, celui de sa mère, en dessous de ses jupes, cachée dans l'odeur du Chanel N° 5, trop petite pour suivre les autres, trop gênée pour se faire des amies, trop désireuse de ne pas déranger – hier, j'ai encore entendu maman pleurer...

À la fenêtre, un ciel bas chasse le jour, cinq heures, il ne reviendra pas, pas cette fois, plus après mes questions tendues comme des pièges – *qu'est-ce donc? est-ce que tu?* – l'arrière-goût bilieux de la défaite dans la bouche. La grosse police me crie : « SORS DE TA LÉTHARGIE, SECOUE-TOI, FAIS LE LIT, PRÉPARE À MANGER, OUVRE LA TÉLÉ », mais je ne peux pas bouger, ça, non. L'homme-qui-cache-ses-sentiments-derrière-l'écran-opaque-de-son-intelligence m'a annihilée.

Je me lève, pourtant, bonne vieille jument docile, et fais quelques pas vers la fenêtre. Je vois au loin la ville s'allumer, sur le trottoir en bas, les gens pressés, sur la vitre embuée, un éclat irisé, mon œil, regard famélique

de ceux qui ont l'amour inquiet, jamais assez, jamais pour vrai. Ce qui reste de mes délices d'après-midi tient dans ce regard venu du fond de tous les placards de l'enfance, reflet de moi à moi. La vérité, celle que je ne veux pas entendre, plus fort que ma police, plus intense que son silence.

Sous mon poids, ça, oui, la vitre cède.